

Yann Perez



Amitié(s)

|##|

# In limbo

*Au milieu du chemin de notre vie  
je me trouvai dans une forêt obscure  
égaré hors de la voie droite.*

*« Enfer » - Chant I/ 1-3 - Dante*

Partie travaillée avec le morceau

« *Summer in the city* »

The Lovin' Spoonful. — alb « Hums of The Lovin' Spoonful

Novembre 1966.

Le chemin qui le conduit à sa maison est recouvert d'herbes hautes et folles. Celles-ci se promènent le long des cailloux, offrant à ce chemin, un contraste saisissant : un monde en ruine à la périphérie d'un univers ordonné. Il y a là tellement d'espèces végétales différentes, qu'on peut presque s'y perdre. Pourtant, la cohabitation reste tranquille. Personne n'oserait contrarier ce qui a toujours été : dans ce monde en dehors du reste du monde, tout a toujours eu une place très particulière. Ici, la vie a toujours été organisée malgré l'apparent foutoir, comme ose encore le dire Éric. Et depuis le temps, les choses ont finalement évolué en un très gros foutoir.

Abandonné depuis presque trois ans, le domaine s'apprête pourtant à renaître de ses cendres : dans l'esprit du propriétaire, il ne pouvait en être autrement. Aujourd'hui, sonne le glas de l'abandon. Aujourd'hui, un nouveau chemin va être tracé. Aujourd'hui, c'est une nouvelle vie qui commence. De l'oubli va naître la lumière.

Alors, si on poursuit cette promenade dans le temps, on peut découvrir au loin, parmi les herbes hautes et les feuillages de plus en plus drus ; un toit de chaume. Vieux comme peuvent l'être certains d'entre eux, il n'en demeure pas moins qu'il fait le travail et protège suffisamment les secrets qui entourent le domaine. Il les protège de cette pluie quasi quotidienne, offrant à ce secret

une aura encore plus forte. Car, dans le village situé à quelques centaines de mètres de là, cette demeure fait peur. C'est ici qu'un soir, tout chavira et que rien ne fut plus comme avant. Alors que la lune montrait ses plus beaux atours, le drame survint, sale et violent, sans prévenir, poussant tout le monde à choisir un camp qui leur semblait déjà acquis.

Mais c'était il y a longtemps. Tellement longtemps que seule la peur s'implanta définitivement dans l'esprit de quelques personnes : le lieu devint le centre préféré de ses cauchemars...

*Sex drugs and... tu parles... à l'heure d'aujourd'hui, le rock, c'est mort : ils préfèrent se taper de l'électro et de la musique de merde. There is no sex, drugs and fucking rock'n'roll.*

Celui qui pense ça, c'est Éric. Éric Martin, photographe de métier, physique élancé, crâne rasé, et un bon mètre soixante-quinze. Il aime vivre retiré du monde. Il aime tellement ça qu'il a vécu ainsi pendant les deux dernières années, quelque part en Inde et dans d'autres pays, subsistant de son art et de son héritage. Pourtant, dans la vie d'Éric, rien ne va : c'est presque le chaos dans sa tête. Au volant de sa vieille 205 blanche pourrie, il s'engage sur le chemin des Réminiscences ; des portes ouvertes sur un passé si douloureux qu'il passe un temps infini, entre l'aurore et le crépuscule, entre douceur et amertume.

Pourtant, un jour, ce ne fut pas cela qui fit s'asseoir Éric, marcheur invétéré : il sentait que quelque chose n'allait pas. En lui même, il percevait une puissance sourde, dévastatrice. Alors, il s'arrêta de nager, s'arrêta pour s'écouter. Et ce qu'il découvrit ne lui plut pas vraiment. Et, sur le sol indien, un jour il s'effondra. Il était à Dharamsala, capitale du Tibet en exil et des Tibétains depuis de trop nombreuses années éloignés des leurs, Éric sentit sa tête s'arrêter de fonctionner. Il sentit son corps se briser de l'intérieur et ferma, dans un dernier souffle, ses yeux.

Après presque six mois de voyage, il sentit que pour lui, la fin était là. La lumière s'alluma enfin, lui ouvrant la porte pour un ultime grand voyage.

Il rouvrit ses yeux, entouré d'individus qu'il ne connaissait pas. Il regarda autour de lui et comprit que sa vie ne serait plus comme avant. Le médecin vint alors dans sa chambre et d'une voix *so british*, lui annonça quelque chose qu'Éric ne comprit pas. Son cerveau refusait d'accaparer cette chose. Mais en revanche, il sut que la récréation était maintenant finie. Éric revint en France quelques jours plus tard par le premier vol.

*Je suis en vie.*

Et c'est alors que la solitude se fit sentir pleine et entière. Il se regardait dans la glace, comprenant alors ce que Barbara chantait. *Oui, la solitude est là pour toi.* Et lui, sombre crétin qu'il était, lui le voyageur impénitent, baroudant pour oublier comme d'autres boivent pour oublier, se promenant pour tromper l'ennemi.

*Mais quel ennemi ? Qui ai-je trompé ? Qui pouvais-je à ce point éviter, si ce n'est moi ?*

Alors oui, Éric se confronta à cette solitude. Et pendant des jours, garda son domicile comme on garde un vieil oncle malade. Il resta dans ce silence d'appartement, constatant les fissures du mur, les écoulements imprévus de l'eau dans l'évier. Ce fut ainsi qu'il se découvrit, seul, abandonné de son propre passé, oublié du monde.

*Mais ne l'ai-je pas moi-même souhaité ?*

Pourtant, il le savait, quelque chose devait être fait. Et depuis longtemps.

C'est ainsi qu'au bout d'une semaine, à l'issue de sept longues journées, il se réveilla. Il regarda le mur lézardé, le sourire las. Il observa ce bocal devenu son monde. Il se leva, péniblement, sortit une feuille de papier et un stylo et resta impassible pendant de longues minutes qui devinrent des heures. Et le soir, alors que plus rien ne semblait pouvoir germer, alors que le soleil avait, depuis longtemps, tiré sa révérence, il posa la bille d'acier du stylo noir sur le blanc de la feuille ; et après une forte inspiration, se mit à tracer des lignes précises, courtes et sans ratures.

Le manège dura jusqu'au matin, sept heures. Il prit, une douche express, un café rapide et claqua la porte. Puis il alla s'engouffrer dans le premier métro sur lequel il pouvait tomber.

*Quelques mois plus tard.*

Éric avait réalisé tout ce qu'il avait à faire, et pourtant, il n'était clairement pas sûr de ce qu'il devait faire. Au fond de lui, une petite voix lui intimait l'ordre d'agir. Face à sa glace, Éric se jugeait, conscient que ce jeu pervers allait causer des pertes, des tourments et des déchirures.

*Mais à quoi bon reculer maintenant ?*

Face à ses feuilles blanches, Éric posa son stylo fatigué et se mit à les noircir, conscient de l'irréversibilité des choses. Face à lui se trouvaient sept enveloppes, sept poisons, sept cercles d'un même enfer. Et il noircit chaque feuille. Ce faisant, il ne voyait rien d'autre que des souvenirs emplis de révolte, prendre forme.

Il posa le stylo des heures plus tard. Puis plaça chaque lettre dans l'enveloppe de son destinataire, prenant soin de rajouter une feuille avec un code différent pour chacune d'elle. Une fois les différents plis rangés, il posa un sceau de cire chaude dessus et attendit quelques instants.

*Plus de marche arrière possible.*

Il disposa chaque enveloppe face à lui, avant de s'emparer de sept autres plis qu'il fit nettement plus court. Il posa les sept enveloppes de l'autre côté de la table avant de se lever pour saisir le téléphone, dont il composa un numéro. Il réserva pour un

restaurant de la banlieue sud de Paris et sur le site internet de l'établissement, paya la réservation par Pay-Pal.

Puis il envoya sept SMS laconiques à sept personnes.

*Tout est prêt... Enfin.*

À la réflexion, tout était *presque* prêt. Il se tourna et brancha une caméra connectée à son ordinateur. Celui-ci ferait office d'enregistreur, *ce sera suffisant*. Il mit l'appareil en marche, vérifiant rapidement la lumière et fixant l'objectif noir face à lui. Il tenta un vague sourire qui apparut compliqué. Il décida de rester aussi neutre qu'une photo d'identité dans un passeport.

Après un premier test, il estima que tout était bon et lança l'enregistrement pour de bon.

— *Mes chers amis...*

\*

*... Tout est maintenant prêt.*

*Je suis face à cette caméra, le discours rodé depuis si longtemps se termine. À l'écran, ça passe : l'étalonnage n'est pas mal, le micro fera le boulot. Je ne vais pas m'embêter avec des effets particuliers. Je vais juste mettre un fondu au début et un autre à la fin.*

*C'est bon, on peut y aller.*

Une petite heure plus tard, Éric s’empare de la clé USB et décroche son manteau. Il est temps de filer, d’aller finaliser cette sacrée soirée. Il s’empare de son sac à dos et sort de chez lui, prenant soin de tout éteindre. Il descend jusqu’au parking et s’approche de sa moto.

Il met son casque, lance les gaz, puis il part.

\*

Face à lui, le restaurateur, la mine soucieuse.

— On doit le faire ainsi ?

— Oui, répond doucement Éric.

— Quand même c’est pas...

— T’en fais pas gros, te fais pas de bile. Tout va bien se passer. Tu as compris ce que tu dois faire de chaque pli ?

— Ouais, c’est bon, se contente de répondre Serge, d’une mine peu réjouie.

Le restaurateur le sait : quand les choses vont se lancer, il sera mal à l’aise. Il ne le sent pas ce truc... *encore une idée à la con.* Mais il finit par accepter le deal. De toute manière, il n’a pas vraiment le choix... *comment refuser à Éric un tel service ?*

Éric, de son côté, reçoit les SMS un à un : tout le monde a réussi à se libérer pour cette si belle occasion. Un tel moment, ça ne peut pas arriver sans être fêté. *N'est-ce pas ?* Il enfourche sa moto, petit sourire las au coin de la bouche et accélère, pressé de partir. Il est grand temps que le second mouvement prenne enfin toute sa place.

Éric est sur la route du retour, sentant des ailes lui pousser. Toute sa nouvelle vie, il a attendu cet instant. Et toute sa vie, cette question l'a travaillé de l'intérieur. Que ce soient ses déplacements dans les déserts américains, les montagnes de Russie ou les bidonvilles indiens ; tout le temps cette question était en suspens, baignant chaque clair obscur d'une once de douleur : *qui suis-je et que fais-je là ?*

Alors que le feu passe au vert, il subsiste en son esprit une question, une simple question qui lui pourrit l'espace mental depuis si longtemps : *pourquoi pendant tant d'années, suis-je resté là, immobile dans mes déplacements ?*

La moto arrive dans le garage et il descend. Il pose le casque dans le coffre de métal. Silencieusement, lentement, il gravit les étages et entre dans son appartement. Il s'affale sur le sofa de toile et s'empare d'une bouteille de Whisky qui traîne au sol depuis plusieurs jours. Il pose les talons sur la table basse et se met à ôter ses chaussures du bout des pieds. Celles-ci volent, rapidement suivies des deux chaussettes.

Alors, Éric respire

*Enfin.*

Sur un autre coin de la table basse se trouvent des photos. Des clichés anciens présentant un groupe de huit jeunes à la campagne. Puis à côté, dans un incroyable fouillis, des clichés plus récents montrant diverses personnes aux environs de la quarantaine.

Éric s'en empare et les regarde, l'œil vide. Puis il les jette et se met à rire d'un rire de dément. Il rote et éclate de nouveau de rire. Mais cette fois-ci, le rire est jaune, triste. Il souffle et ferme les yeux, se laissant happer par la nuit.

En lui, une question résonne : *ai-je eu un jour des amis?*